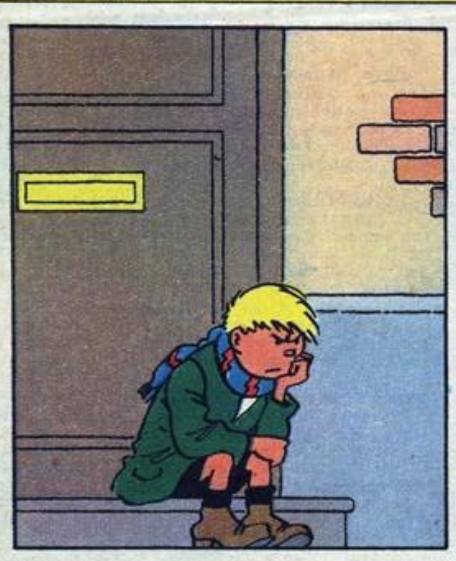
Prix : 6 Frs – Etranger et Congo : 7 Frs

SIXIEME ANNEE
15 AOUT 1951



LE JOURNAL DES JEUNES DE 7 A 77 ANS

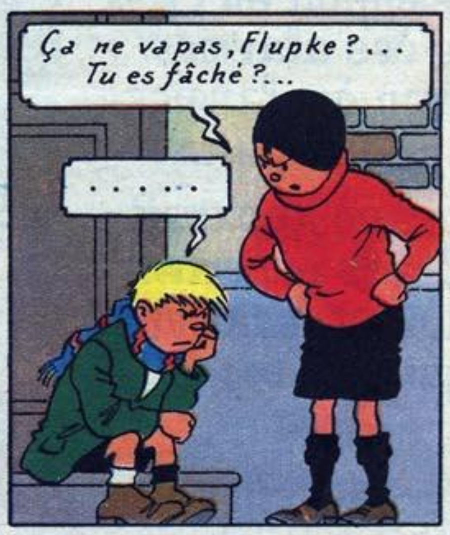
33



















CRUAUTE

ASSOMPTION

Petite fille au coeur d'oiseau,
Quand vous disiez votre prière,
Le soir, près d'Anne votre mère,
Ah! que l'avenir était beau!

Lorsque l'Ange vous visita,
Vous rêviez à votre fenêtre.
De vous un enfant-dieu doit naître,
Dit l'Ange. Puis il s'envola.

Quand l'étoile au ciel s'alluma
Et que votre fils vint au monde,
Anges et bergers à la ronde
Clamèrent un alléluia.

Mais on mit votre enfant en croix
Et ce fut le temps des alarmes.
Vous avez versé bien des larmes,
Dame Marie, en ce temps-là.

Ce jourd'hui, en grand apparat,
Des anges au ciel vous emportent.
Et voyez! vous ouvrant les portes,
C'est votre fils qui vous reçoit!



MON COURRIER

Espenhout Jean, Molenbeek. — Si les petits dessins que tu m'as soumis sont de ton invention, ce n'est pas mal. Continue de bien travailler.

Macherot Adeline, Spa. — Merci pour ta charmante carte. Amitiés.

Straus Martin, Forest. — Bravo pour tes charades : certaines ne manquent pas d'intérêt. Quant aux concours, si tu ne reçois pas de prix c'est que tes réponses étaient insuffisantes. Seuls les meilleurs triomphent !

Graulich Henri et Andrieu Yves, Chamby (Suisse). — Votre carte de l'Institut « Air et Soleil » m'a fait plaisir. Merci de vos bonnes pensées.

D'Hoop Thierry, Namur. — Mes félicitations pour les prix que tu as obtenus au « Derby des Caisses à Savon » de Namur. C'est avec fierté que nous avons publié la photographie du vainqueur ! Amicalement à toi.

Blaise Claude, Strée. — Ton poème n'est pas mal, mais quant à le publier c'est autre chose ! Le génie est une longue patience et il ne convient pas de montrer trop tôt au public ses premiers essais. Travaille encore.

Vernaillen Anne, Janauba (Brésil). — Le récit de ton beau voyage m'a vivement intéressé et la vie que tu mènes là-bas me paraît passionnante. Tous les dessinateurs te remercient pour les mots gentils que tu as eu pour eux. Bonne chasse !

Moreels Jacques, Ixelles. — Si nous mettions des agrafes au journal, les nombreux lecteurs qui font relier leurs « Tintin » seraient fort embarrassés. Et puis, dans ce cas, comment distribuerait-on le journal en famille lorsqu'il arrive le mercredi ? Bien à toi.

MOTEUR TRANSPARENT

A la suite d'une erreur typographique, nous avons publié dans notre dernier numéro que le prix de ce moteur était de 9,920 francs. Nous nous en excusons auprès de nos lecteurs; c'est, évidemment, **920 francs** qu'il fallait lire !

TINTIN (hebdomadaire). *Administration, Rédaction et Publicité :* rue du Lombard, 24, Bruxelles. — C.C.P. : 1909.16 — *Editeur-Directeur :* Raymond Leblanc. — *Rédacteur en chef :* André-D. Fernez. — *Imprimerie :* Etablissements C. Van Cortenbergh, rue de l'Empereur, 12, Bruxelles.

ABONNEMENTS :

	Belgique	Etranger, Congo Belge
3 mois	Fr. 70.—	80.—
6 mois	» 135.—	155.—
1 an	» 265.—	300.—

PERUCHET présente TINTIN demain, 16 août, à 16 h. 30 au Casino de Coxyde.

LES AVENTURES DE RENAUD ET DU PETIT CHEVAL AJAX

Monté sur sa merveilleuse bicyclette, Renaud prit aussitôt une avance considérable...



...et il put tourner à droite à toute vitesse, sans être vu du sorcier et...

...tandis que celui-ci courait hors d'haleine...



...Renaud fit le tour du massif de rochers et revint derrière Servola.



(A suivre.)

Conrad le Hardi

TEXTES ET DESSINS DE BOB DE MOOR

Conrad, Renaud et les hommes de Kessel sont en route pour Dijon, où ils doivent rejoindre l'armée du duc de Bourgogne. S'étant arrêté dans un village, ils suivent la foule qui se rend à un tournoi...













Je relève votre gant !

Comment ?... Ha ! ha ! ha ! Allons, l'ami, va rejoindre les manants hors de la lice. Je ne me bats pas avec les hommes du peuple.

Je suis de sang noble, Messire ! Mon nom est Conrad de Deurne, surnommé Conrad le Hardi. Voici un anneau portant mon blason.









(A suivre.)

Là... sous la feuille !

UNE vipère ! Au cri, je me retourne d'un bond. A quelques pas de moi, tout pâle, Jean est cloué sur place par la terreur. Je cherche des yeux une branchette. J'en aperçois une, je l'arrache. Le bras levé, les muscles tendus, d'un saut, je suis près de Jean. A ses pieds, à moitié caché par la bruyère courte, un mince corps onduleux, brun, tacheté de noir. A peine l'ai-je vu que j'éclate de rire. Je me baisse et prestement, saisis le serpent derrière la tête. « Une vipère », ça? Mais non, ce n'est qu'une innocente couleuvre ! »

Jean, malgré mon assurance, n'oublie sa peur qu'avec peine et frémit encore, tandis que je lui montre la couleuvre de tout près. Elle souffle furieusement, toute gonflée d'impuissante colère. Je lui fais voir le ventre gris-bleu, les milliers d'écailles qui provoquent sur ma peau un désagréable frisson. Il regarde la gueule large ouverte sous la pression de mes doigts, où brillent les petits crochets inoffensifs et il est bien forcé de se souvenir que la vipère se reconnaît au curieux dessin en forme de V qui orne sa tête plate. Il est rassuré, enfin, et je rends la liberté à la couleuvre qui se coule prestement dans une anfractuosité de rocher.

Le soleil est haut déjà, et ce palpitant début d'expédition nous a retardés.

« Suis-moi, Jean, ouvre les yeux et les oreilles ». Derrière moi, un bois mort, épluché par les eaux de l'hiver, casse net sous les pieds lourds de mon compagnon; un silex roulé s'enfonce en grinçant sous sa semelle cloutée.

Il n'a pas l'habitude, il vient des villes. Dans les villes, on ne s'entend pas marcher. Il y a trop de milliers de pieds qui se traînent sur les tristes pavés. Ici, en forêt, on s'entend même respirer.

« Essaye de marcher comme moi, Jean. Regarde : la pointe du pied d'abord, évite les branches, évite les cailloux. La forêt se cache quand elle entend les hommes. »

Nous remontons lentement le ruisselet desséché qui nous trace une piste étroite et contournée entre les épicéas serrés. Aucun bruit, rien qui bouge, aucun signe de vie. Tout au plus, quelques longs sifflets d'oiseaux dans le loin.

Tout d'un coup, sur notre gauche, un frémissement vif parmi les feuilles mortes. Aussitôt immobiles, nous nous figeons comme des statues. Plus rien. Nous fixons intensément l'endroit d'où venait le bruit, comme si toute notre vie s'était concentrée dans nos yeux. Nous regardons à en avoir mal, et bientôt, une fois encore, le frôlement se fait entendre. Quelque chose bouge... « Là, sous la feuille ! » Jean n'a pu retenir son cri. Oui, là, sous la feuille, une petite tête écailleuse apparaît, prudente. Les petits yeux immobiles semblent nous découvrir avec étonnement. C'est un lézard, attiré par une flaque de soleil et qui sort de sa cachette. Maintenant, nous le voyons tout entier. Un instant immobile, il court vers une pierre plate, toute chaude, toute proche.

Les lézards aiment le soleil; on ne les voit jamais par temps couvert. Celui-ci se chauffe paresseusement, tout étalé sur le morceau de roche.

Une grosse mouche passe, bourdonnante, et repasse. Elle se pose sur une brindille. Le lézard ne dort plus, il chasse; sa petite tête s'est dressée. Imperceptiblement, il ramène une patte, les griffes s'accrochent solidement au grain de la pierre rugueuse; une autre patte... Il est tendu. Il va se passer quelque chose.

Sans que nous l'ayons vraiment vu, c'est un trait gris qui file vers l'avant, d'un bond. Plus de mouche... Au petit museau d'écailles, une aile pend, vibrante. Le lézard est aussi immobile qu'avant. Une fois, deux fois, ses machoires s'ouvrent, lentement. L'aile disparaît. C'est fini. Manger ou être mangé. C'est la terrible loi de la nature...

Du coin de l'œil, sans perdre de vue le lézard, je vois la main de Jean remonter lentement vers son bérêt qu'il arrache d'un coup en plongeant à terre, les mains projetées en avant. « Je l'ai, je l'ai ! » et tout frémissant, tout palpitant, il découvre prudemment la pierre plate. Rien. A un mètre de là, les feuilles claires et les fleurettes blanches d'un fraisier des bois frémissent. Cela court vite, un lézard.

Un regard ironique pour Jean qui se relève dépité, et sans un mot, je reprends la dure montée...

Enfin, le sommet. Les buissons y sont moins touffus, et la marche se fait plus aisée. Mais voici une vieille souche déracinée qui m'intéresse. Mon compagnon se demande sans doute ce qu'elle a de particulier. Prudemment je la retourne, et je trouve ce que j'espérais bien y découvrir : tout replié sur lui-même comme un souple nœud, un orvet y avait élu domicile. Jean, rendu prudent par sa récente aventure, me jette un regard interrogateur. C'est que la petite bête ressemble bien à un serpent. Son corps cylindrique, replié maintenant au creux de ma main, est moins long, moins épais aussi que celui de la couleuvre. Les écailles brun-beige qui le recouvrent sont plus serrées.

Jean est tout étonné d'apprendre que la gentille bestiole n'est pas un serpent, mais bien un lézard, qui au cours des temps a perdu ses pattes. Dans le squelette de l'orvet, on en retrouve les attaches aux vertèbres plus robustes qui, autrefois, supportaient les membres.

Je remets l'orvet à terre, et Jean, hardiment le saisit. L'orvet, prenant appui à une racine, tire, et Jean avec un petit cri se tourne vers moi. L'extrémité du corps de l'animal lui reste dans la main. « L'orvet s'est défendu, dis-je. Il s'est volontairement amputé pour t'échapper; sa queue repoussera avec le temps. Que dirais-tu de casser la croûte ici ? Va chercher de l'eau à la source, là-bas près du rocher moussu. »

D'un coup de rein, je fais tomber mon sac et je m'assieds sur la souche...

Les FAUCONS de la MER

La soucoupe volante, qui emmenait les deux chefs des « Faucons Noirs » — vaste organisation de malfaiteurs — et des documents précieux, s'est abattue dans les eaux du Nil. Les « Chevaliers du Bonheur » recherchent les bandits...











VOICI POUR NOS JEUNES AMIS LA FIN D'UNE GRANDE AVENTURE... RENTRES AU CAIRE, MARC ET DENIS VISITENT LES NOMBREUX MUSEES DE LA VILLE, EN COMPAGNIE DE L'ONCLE MICHEL.

Grâce aux nombreux vestiges de la civilisation égyptienne que les archéologues ont découverts, on a pu reconstituer, non seulement l'histoire de ce peuple extraordinairement évolué, mais encore, les moindres détails de sa vie quotidienne...











La semaine prochaine : LA BANNIERE ETOILEE

FIN.



Les Aventures de DZIDZIRI

ROMAN INEDIT DE FRANCIS DIDELOT

ILLUSTRATIONS D'ALB. WEINBERG



Le jeune Dzidziri, le pilote Larnaud et l'air-hostess Sophie sont à la pousuite du prince Ephraïm et de son secrétaire Domingo qui leur ont volé des documents secrets relatifs au Normandie des Airs. Dzi décide d'aller consulter un féticheur des Bantou-Taïtoo...

LA CASE AUX SERPENTS

MAIS voici que l'énorme python, au lieu de jaillir comme une flèche et de s'enrouler autour du corps de Dzidziri pour l'étouffer, voici qu'il s'élève, dénouant ses anneaux du tronc d'arbre qui les supportait. Impression terrifiante de cette bête que l'on voit d'habitude ramper et qui se dresse, rigide, telle un poteau écailleux.

Dzi respire mieux, comme libéré de l'envoûtement,

« Mince, cette fois, j'ai bien cru... C'est pas des blagues à faire quand même !... Et celui-là, est-ce qu'il n'a pas bientôt fini de jouer au mat de cocagne... Mais... mais oui, c'est comme s'il voulait m'indiquer une direction, m'entraîner... »

De fait, le reptile redescend vers le sol et se tend, perpendiculaire à l'arbre.

« Par ici la sortie... » gouaille le garçon en lui-même. **« On y va ? on n'y va pas ?... Après tout, au point où l'on en est... »**

Et il s'engage sur un étroit sentier. Dans l'ombre de la forêt vierge, tout près de lui, il perçoit le sourd glissement du serpent qui l'accompagne. Se dérober, s'enfuir, impossible, il doit avancer, prisonnier en quelque sorte du python.

Autour de lui, c'est la gigantesque solitude sylvestre, toute gonflée de mystères et de bruits étranges. Maintenant le sentier est barré par une épaisse tenture de lianes tressées.

« Je connais ça, pense Dzi en avalant sa salive : **ça me rappelle l'Ile des Crocodiles sacrés. Traduction : défense d'aller plus loin... Au fond, moi je n'ai pas envie de continuer... »**

Or, mu par quelque mécanisme caché, le rideau de fibres se soulève comme pour une invite. Dzidziri, immobile, considère le bizarre spectacle : pour le compléter, le python reparaît, sortant du bois, et s'engage sur le sentier.

« Cette fois, il n'y a pas à dire, nous sommes attendus... Allons-y ! »

Il n'aura pas longtemps à marcher. Presque tout de suite, il découvre une curieuse paillote dont le chaume descend jusqu'au sol. Aucune ouverture apparente, sinon, au sommet de la toiture conique, un orifice par où s'échappe un mince filet de fumée.

— Eh là, il n'y a personne ?

Pas de réponse. Il insiste :

— Quand on invite les gens, il faut être là pour les recevoir. Vous m'entendez...

Il n'achève pas : car son guide — le python ! — glissant au long d'une étroite échelle, se hisse sur la toiture; il parvient à la pointe de la paillote et... et disparaît dans l'orifice.

— C'est ça, la porte ?... Ben, vous êtes des compliqués dans la région. Je préfère l'ascenseur.

Malgré sa gouaille, Dzi s'approche à son tour de l'échelle rudimentaire, saisit un barreau, grimpe en maugréant au fond de soi : **« Je te demande un peu, qu'est-ce que je fais là ?... Ce n'est pas ça que me demande Larnaud... Grogne toujours, mon petit Dzi : tu ne peux pas faire autrement, avoue-le. Sinon... »**

Il atteint le faîte de la case. L'ouverture est étroite, suffisante néanmoins pour qu'il s'y engage. Résolument, il plonge dans la fumée; ses mains tâtonnantes rencontrent d'autres barreaux : il n'est que de redescendre. Il atteint ainsi au sol. L'ombre est presque absolue, mais, subitement, une haute flamme s'élève, découvrant un décor extravagant, un bric-à-brac inimaginable, dépouilles de fauves, crânes d'animaux, gargoulettes de terre aux formes rappelant une tête humaine et couvertes de dessins primitifs. Des poutres de la toiture pendent de longues loques, des lanières de cordes... Mais non ! ce sont des reptiles et des reptiles encore !... Et, juste là, devant lui, revoici l'ignoble typhon.

Prêt à s'enfuir, Dzi entend :

— Le salut soit sur toi.

Il pivote et se trouve face à face avec un extraordinaire vieillard, presque un cadavre ambulant tant il est maigre, squelettique même; sa peau parcheminée a de beaucoup dépassé la centaine d'années. Il dodeline de la tête; un filet de bave coule de chaque côté de sa bouche édentée qui, en cette minute, semble sourire.

— Le salut sur toi, petit Blanc...

Et Dzidziri, sans s'étonner, répond sur le même ton :

— Le salut sur toi, vieil homme. Qui es-tu ?

— Le Grand Féticheur des Bantou-Taïtoo, ceux-là qui t'ont arraché au fleuve avec tes compagnons.

Dzidziri ne cherche pas à comprendre : comment le Sorcier est-il déjà si exactement renseigné ? Le télégraphe de la forêt marche plus vite que la radio. Le vieillard poursuit :

— Les Bantou-Taïtoo t'ont envoyé vers moi parce que tu es un Bantou-Simba, aussi courageux que le lion.

— D'acc, fait Dzi qui a recouvré toute son ironie de gamin parisien, mais dis à ton ami le python de s'écarter un peu de moi.

— Taïtoo ne doit pas t'effrayer à toi qui affrontes le lion. Taïtoo, tu l'as vu, t'a amené jusqu'ici. Assieds-toi.

Et Dzi obtempère, non sans avoir regardé autour de lui s'il ne risque pas de s'asseoir sur un de ces maudits reptiles dont il perçoit le grouillement dans la case. Le vieux Féticheur a un bref ricanement, puis se penche en avant :

— Que veux-tu savoir ?... Tu as questionné mes hommes et ceux-ci n'ont pu te répondre. Moi, je te dirai tout ce que tu souhaites connaître. Taïtoo me dictera mes réponses.

— Bon, grogne Dzi qui commence à en avoir assez et aimerait se trouver dehors. Apprends-moi où sont les hommes qui nous ont fait attaquer par les Ba-Ila.

— Les Ba-Ila sont maudits, gronde le vieillard, une expression cruelle sur son visage frippé.

Puis il se recueille. Lentement son buste oscille. Dans la pénombre de la paillote où, parfois, le brasier, jette des traits de clarté, Dzi découvre que tous les serpents sont agités du même balancement. C'est horrible, vertigineux. Une angoisse paralysante l'envahit. Sortir... il veut sortir...

Le Féticheur commence de parler d'une voix monocorde :

— Ils sont deux... Je les vois. L'un d'eux est grand, l'autre est rond comme l'autruche. Ils ont marché beaucoup sur une bête qui va vite et qui gronde...

— L'auto, marmotte Dzi qu'emporte la vision du devin.

— Ils sont seuls. Les Ba-Ila les ont quittés. L'un d'eux serre la main contre lui... Qu'y a-t-il sous cette main ? des papiers... Il tremble de les perdre parce qu'il les a volés...

— Est-ce que je peux rejoindre ces deux hommes ?

— Mieux que tu ne penses. Car ils ne sont pas loin.

Une vague de joie envahit Dzi. Encore une fois il secondera l'aviateur qui lui a permis de vivre cette passionnante aventure.

— Où sont-ils ?

— Marche dans la direction où le soleil se lève... Tu les rencontreras. Prends garde au chemin dans les airs...

Pour le coup, Dzi éclate d'un bon rire rassuré : le « chemin dans les airs », c'est le « Normandie » tiens !... Et celui-ci ne risque plus de jamais s'envoler.

— Merci, vieil homme, dit-il, sauté sur ses pieds. Et excuse-moi si je te quitte : je suis pressé. Rendez-vous aux Champs-Elysées, si tu veux...

Il gravit en hâte les échelons, Or, au moment où il franchit l'orifice, il entend encore :

— Tu ne seras pas loin du but quand tu verras la danse de la mort.

Il ne mit pas longtemps à retrouver ses amis, leur expliqua son aventure en quelques mots. Larnaud protesta; Sophie intervint : ne fallait-il pas tout tenter ? Est-ce que ces indigènes ne possédaient pas des moyens d'information ignorés. Donc, en route. Quelques Bantou-Taïtoo acceptèrent de les suivre dans la direction indiquée.

Ils ne marchèrent pas longtemps avant de se trouver devant une rivière encaissée. Un pont de lianes l'avait jadis enjambée, mais il pendait visiblement détruit. Et Dzi s'écria :

— L'auto !... La voiture d'Ephraïm !...

En effet, c'était elle, abandonnée à la suite de quelque panne. Et l'aviateur supposa :

— C'est lui qui a coupé le pont de lianes pour protéger sa retraite. Dzi, demande à ces Noirs combien d'heures il faut pour le rétablir et traverser.

Plusieurs jours ! Il fallait plusieurs jours ! Mais il ne serait pas dit que, si près du but, on lâcherait la poursuite. Dzi assura la carabine qu'il portait en bandoulière et s'élança vers un arbre, un géant d'où pendaient de longues lianes. Et il en commença l'ascension avant qu'on pût le retenir. Il cria :

— Ayez confiance !... Je vous rapporterai les papiers...

— Dzi... Mon petit Dzi, s'égosillait Sophie, reviens, tu vas te tuer...

— Pas de danger. Mouhou m'a donné des leçons.

Une autre voix l'appela encore :

— Dzi... attends-moi... Moi aller avec toi...

C'était Laobé.

Et les deux gamins disparurent parmi les immenses frondaisons. Pour quels nouveaux périls ?

Le salut sur toi, petit Blanc !...



LA SEMAINE PROCHAINE :

AU CŒUR DES ÉCLAIRS

LES MAMELUKS DE BONAPARTE

TEXTES ET DESSINS DE JACQUES LAUDY

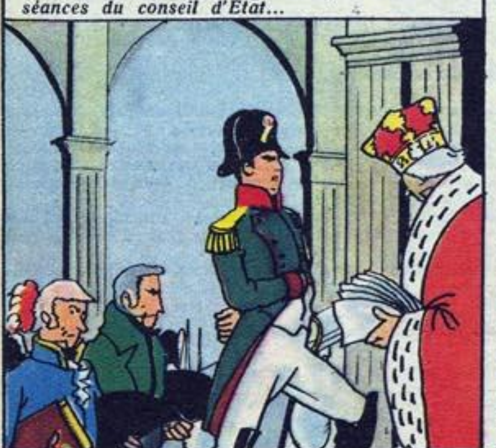
Hassan, Kaddour et Roustan, qui ont été décorés de la Légion d'honneur, accompagnent l'Empereur dans ses campagnes..











... chasse pour se délasser...

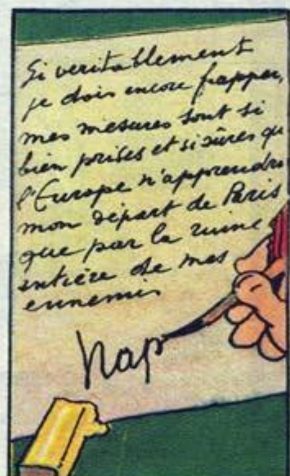


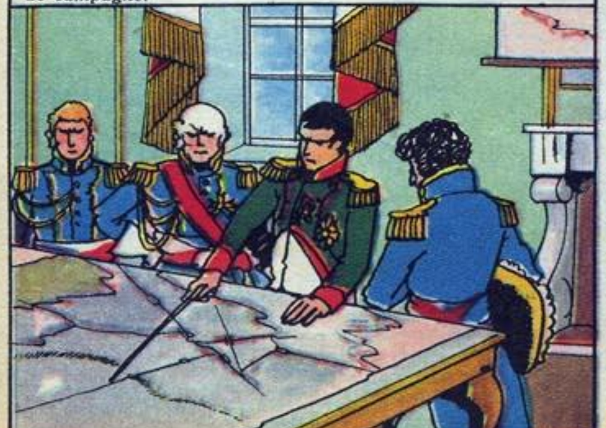
















(A

Le timbre TINTIN

FAUX TIMBRES

EN vérifiant les envois, qui nous parviennent chaque jour plus nombreux, nous avons découvert des Timbres Tintin fabriqués par les collectionneurs eux-mêmes !!! Il est évident que ces timbres falsifiés sont SANS VALEUR et que les expéditeurs s'exposent aux plus graves ennuis.

★

NOTRE COURRIER

Andréa Malfroid à Jumet-Gohissart. — Ta prime a été envoyée à l'adresse indiquée et est rentrée avec mention « Inconnu ».

Ch.-J. Auters à Awirs. — Veux-tu compléter ton adresse ?
Berchem Ant. 80 points Materne. — X à Bruxelles, 50 points comme imprimé. — X, Hesperange (Gr.-D.Lux.) 10 points.

Robert Lalinne. — Les emballages du chocolat Victoria sont sans valeur.

★

Aimez-vous la crème glacée ?
Oui ?
Alors souvenez-vous que la
CREME GLACEE « FRIMA » DE MATERNE
porte également le
TIMBRE TINTIN



— L'Amérique est un très beau pays, c'est vrai, mais ici, il y a les Timbres TINTIN !...

★

LISTE DES PRIMES

1. Vignettes du « Roman du Renard ». Par série : 50 points. — 2. Décalcomanies TINTIN, carnet A : 50 points. — 3. Idem, carnet B : 60 points. — 4. Cartes postales TINTIN, par série : 70 points. — 5. Papier à lettre TINTIN : 80 points. — 6. Fanion TINTIN, pour vélo : 100 points. — 7. Portefeuille avec décoration TINTIN : 200 points. — 8. Jeu de puzzle, modèle A : 350 points. — 9. Jeu de puzzle, modèle B : 500 points. — 10. Jeu de cubes TINTIN : 500 points.

L'album n° 2 des « Trois Mousquetaires » est complètement épuisé.

★

LES NOMS A RETENIR :

VICTORIA — MATERNE — PALMAFINA

TOSELLI — HEUDEBERT

Sourions

Discrétion

JEAN-PIERRE visite le zoo en compagnie de sa tante. Il s'arrête longuement devant la cage des singes.

— Regarde, tante, dit-il soudain, ce chimpanzé, là-bas, tu ne trouves pas qu'il ressemble au cousin Octave?

— Chut !... Voyons, mon petit, murmure la tante horrifiée, il ne faut pas dire des choses pareilles tout haut !

— Mais, tante, d'où il est, ce brave chimpanzé ne peut pas nous entendre!

SANS PAROLES



Le problème de la ressemblance

SUR le quai de la gare, Picasso, l'artiste dont on n'a pas fini de discuter les œuvres, devise paisiblement avec un ami, en attendant l'arrivée du train qui amène à Paris sa vieille maman.

Il y a longtemps que Picasso n'a plus vu sa mère et, pour tromper l'attente, il la décrit minutieusement à son compagnon. Tout à coup, celui-ci lui demande :

— Supposons qu'au lieu de ta bonne maman en chair et en os, le train n'amène que le portrait que tu as fait d'elle il y a quelques années. Pourrais-tu la reconnaître ?

— Bien sûr ! répond Picasso. Puis, après avoir réfléchi quelques instants, il ajoute : « Je regarderais la signature !... »

Le cas étrange de Monsieur de Bonneval

M. de Bonneval vient de faire une découverte qui peut entraîner de graves conséquences. Il a été enlevé, mais il a pu échapper à ses ravisseurs. Malheureusement, il a perdu la mémoire...

Texte et dessins de F. Craenhals.













M. DE BONNEVAL N'EST PAS MORT, MAIS SA CHUTE LUI A FAIT PERDRE LA MEMOIRE. D'UN PAS D'AUTOMATE, IL SE DIRIGE VERS ANVERS. SA FEMME, QUI EST SANS NOUVELLE DE SON MARI ET QUI VIENT DE S'APERCEVOIR QU'ON AVAIT FOUILLE LE LABORATOIRE, EST EN PROIE A UNE INQUIETUDE MORTELLE. ELLE APPELLE LE COMMISSAIRE BLEU...















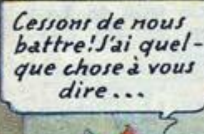
(A suivre.)



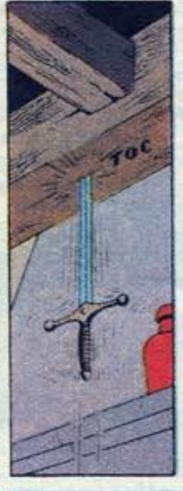
LE CASQUE TARTARE

TEXTES ET DESSINS DE WILLY VANDERSTEEN

Le capitaine Rabakol et Luigi se sont embarqués pour l'Italie. Cependant, M. Lambique croise le fer avec un marin vénitien...









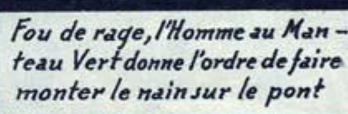


















(A suivre.)



Textes et dessins de Jacques Martin.

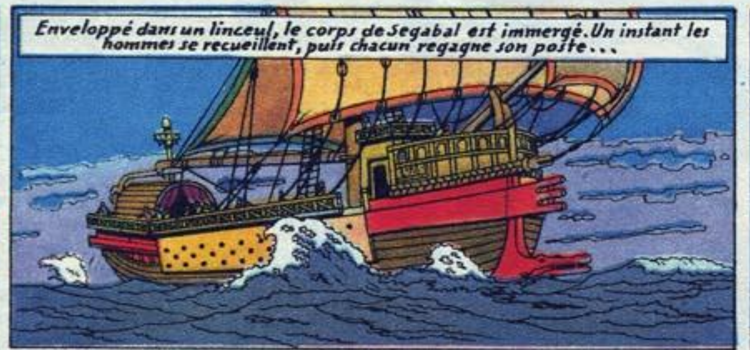


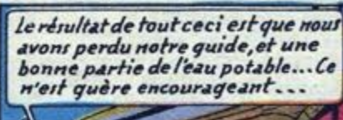




















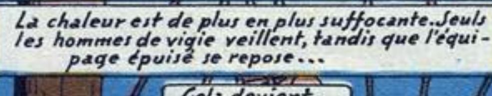
















(A suivre.)

Les frères Piéchut

Conte inédit de GUY FOREZ
Illustrations de TIBET.

A la mort de leur père, Antoine et Barthélemy Piéchut s'étaient équitablement partagé le domaine : douze hectares de bonnes terres groupées sur les coteaux de Blondépine.

L'affaire de l'héritage ne fut plus remise en question et jamais la moindre querelle ne vint troubler le paisible voisinage des deux frères.

Ils avaient l'esprit si bien tourné que chacun était content non seulement de son sort, mais aussi de celui de l'autre. C'était chose rare à Blondépine. On disait volontiers : Amis comme les Piéchut.

Cette bonne entente des deux frères n'était pas sans irriter Gontran, l'homme à tout faire du village, qui vivait seul avec ses chats. Il avait les oreilles cassées par les louanges de Barthélemy et d'Antoine, et par le dicton : Amis comme les Piéchut. Cette amitié devait prendre fin. Il décida de la transformer en haine.



Tout en caressant ses matous, Gontran cherchait le moyen d'exécuter son projet.

★

Un beau matin, il se dirigea vers les prés des deux frères, séparés par une mince clôture. Gontran s'assura que personne ne l'observait, puis il fit passer une génisse de Barthélemy dans le pré d'Antoine, et partit en se frottant les mains.

Mais l'affaire n'eut pas de suite.

Le soir, Antoine rendit l'animal à son frère.

Persévérant, Gontran fit changer trois fois encore la génisse de propriétaire. A la fin, Barthélemy dit à Antoine :

— Il est clair que cette bête se trouve mieux dans ton pré que dans le mien, garde-la donc. Tu n'as guère de génisses et moi j'en ai suffisamment.

— Je te remercie, dit Antoine. A la place, je te donnerai un de mes veaux à venir.

Gontran, fort dépité, chercha autre chose.

Les prés des deux frères s'étendaient jusqu'au chemin communal. Il y avait sur le terrain d'Antoine, et à proximité du chemin, un tas de pieux en bois que le père, de son vivant, avait déposés là, on ne sait dans quelle intention. Gontran, pendant la nuit, jeta ces pieux sur le pré de Barthélemy.

Ce dernier, le lendemain, alla trouver son frère et lui dit :

— Je te remercie, Antoine. Tu t'es souvenu que je voulais arracher ma haie d'aubépine et la remplacer par une barrière. Alors, tu as déposé tes pieux à cet endroit.

— Si ces pieux te sont utiles, répondit l'autre étonné, je te les donne volontiers. Mais je ne les ai pas changés de place.

— Vraiment ?

— C'est sans doute le cantonnier. Les pieux étaient trop près du chemin et devaient le gêner !

Les méchancetés de Gontran tournaient contre lui, car elles ne faisaient que renforcer l'amitié des deux frères. Comme il ne manquait pas de les saluer chaque jour et de bavarder un moment avec eux, il entendait leurs propos. « Barthélemy m'a donné une génisse. - Antoine m'a donné des pieux pour faire ma clôture. »

Cette fois, il se décida à un acte de vandalisme qui ne saurait être interprété comme une gentillesse.

Tout en haut du pré de Barthélemy, à proximité de la forêt qui recouvre la crête de la colline, se trouvait un pommier magnifique qui faisait la joie de son propriétaire. Cet arbre donnait chaque année, en abondance, des fruits énormes et savoureux.

Gontran prit discrètement la hache d'Antoine dans sa remise et un matin de septembre, tandis que les deux frères vendangeaient à quelques lieues de là, abattit le beau pommier chargé de fruits.

Pour que l'auteur du crime put être facilement identifié, il laissa la hache d'Antoine sur le terrain.

Barthélemy, quand il vit son bel arbre étendu sur le pré, fut très contrarié. Il dit à son frère.

— Ces bûcherons sont bien maladroits. Ils ont abattu par mégarde mon beau pommier. Voila probablement le travail d'un jeune apprenti qui ne connait guère les limites de la forêt.

Il montra la hache. Antoine dit avec étonnement :

— Cet outil est à moi. Comment donc se trouvait-il là ?

— N'es-tu pas venu couper des noisetiers le mois dernier pour faire des rames ?

— En effet. Les bûcherons auront pris cette hache, croyant qu'elle était à eux.

— Je regrette mon bel arbre, dit Barthélemy. Mais ces gens ne l'ont pas fait exprès et je ne leur chercherai pas querelle. Je planterai un autre pommier.

Cette fois encore, l'affaire en resta là, et Gontran attendit vainement la brouille des deux frères.

Un matin de novembre, sur le coup de quatre heures, bien avant le lever du jour, il alla au poulailler d'Antoine, tordit le cou à trois beaux coqs et se dirigea vers la maison de Barthélemy, en laissant tomber derrière lui des plumes et des gouttes de sang.

« Comme cela, se disait-il, Antoine cherchera ses coqs et découvrira la piste. Il accusera son frère.

Son œuvre accomplie, Gontran rentra chez lui et s'endormit. Le vent s'éleva et chassa les plumes. Puis la pluie se mit à tomber et lava la piste ensanglantée.

Au matin, Antoine vit bien qu'il lui manquait trois coqs.

— Tiens, pensa-t-il, le renard est venu rôder par ici cette nuit.

Afin d'éviter un malheur semblable à son frère, il alla le trouver et lui dit :

— Barthélemy, le renard m'a mangé trois coqs. Prends garde à ton poulailler.

— Merci, Antoine. Tu es bien bon.

Barthélemy plaça un piège près de la porte de son poulailler. Sans aucun doute, le renard viendrait par là.

Gontran commençait à s'impatienter, voyant les deux frères amis comme par le passé. Il décida de renouveler son exploit en sens inverse, c'est-à-dire de prendre trois poules chez Barthélemy et de tracer une piste de plumes et de sang en direction de la ferme d'Antoine. Malheureusement pour lui, le piège était là. Sur le coup de cinq heures du matin il s'y prit le pied, poussa un hurlement de douleur et tomba évanoui.

Au matin, Barthélemy le trouva couché dans l'herbe. Il le ranima et parut fort affligé de l'accident.

— Monsieur Gontran, dit-il, croyez que je suis sincèrement désolé. J'avais posé ce piège à cause du renard. Vous cherchiez sans doute des escargots ?

— Non, dit Gontran qui reprenait ses esprits. Je cherchais des champignons.

Barthélemy s'excusa encore. Heureux de s'en tirer à si bon compte, Gontran se promit de laisser en paix les deux frères.

Vaincu par leur touchante naïveté, il renonça à ses méchantes actions et devint le meilleur homme de la commune.

On dit depuis à Blondépine : Amis comme les Piéchut. Bon comme Gontran.

Et Gontran caresse doucement ses chats, ému de savoir qu'il est bon.





Petite histoire du chapeau

La mode est chose capricieuse. Nous sourions des chapeaux et des robes dont s'affublaient nos grand'mères, sans songer que dans vingt ou trente ans d'ici, nos propres enfants s'esclafferont devant nos vêtements, en contemplant nos photographies.

A l'origine, le chapeau ne servait à rien autre qu'à protéger la tête contre le froid ou la chaleur. Chez les Egyptiens et les Assyriens, porter un couvre-chef était un signe de dignité et de puissance. Les Perses se coiffaient de la mitre ou de la tiare; les Grecs, de chapeaux de feutre à fond bas, et à larges bords. Les Romains, eux, se contentaient souvent de ramener sur leur tête un pan de leur toge; mais parfois ils portaient aussi un couvre-chef. Contrairement à nos usages, c'était chez eux une marque de respect que d'avoir la tête couverte, et ils ne priaient jamais autrement leurs dieux.

XVIe siècle.



XIIIe siècle.

D'une manière générale cependant, jusqu'au XIIe siècle, la masse du peuple ignora le chapeau. Seuls les dignitaires de l'Eglise et les nobles se couvraient la tête. Et puis brusquement, le chapeau devint complètement indispensable de la garde-robe des « gens bien ». Les hommes firent choix de couvre-chefs tout simples, semblables aux anciennes coiffures grecques; les femmes, elles, adoptèrent une sorte de béret. Jusqu'ici, tout allait bien.

Mais un jour, une dame élégante et coquette s'avisa qu'après tout le « chapeau » n'était pas seulement un vêtement, mais aussi un objet de luxe par le truchement duquel il était permis de donner libre cours à ses fantaisies ».

Et c'est ainsi que le quatorzième siècle vit naître des modèles de chapeaux absolument étourdissants. Pendant un temps, ils furent si larges, que leurs charmantes propriétaires devaient, pour passer une porte, marcher de côté, à la manière des crabes; puis ils se transformèrent en de longs cônes garnis de voiles, et si hauts que les élégantes de l'époque, afin de paraître moins grandes, marchaient en fléchissant les genoux !



XVe siècle.

Les hommes, empressons-nous de le reconnaître, manifestaient des goûts moins ostentatoires. La mode masculine prenait d'ailleurs volontiers le contre-pied de la mode féminine. Les élégantes s'affublaient-elles de chapeaux hauts ? Aussitôt, ils se déclaraient pour les petits chapeaux plats. Les dames se prenaient-elles de passion pour les bibis minuscules ? On ne tardait pas à voir les « Brummels » de l'époque se pavaner sous d'imposants couvre-chefs à larges bords.

A la fin du XVe siècle apparurent les chapeaux féminins en forme de turbans; puis vint le règne des coiffes qui encadraient gracieusement la nuque, et que l'on ornait de fronces, de ruchés, de dentelles, de fleurs et de rubans.

Vers 1530, on vit naître les premiers chapeaux hauts de forme (ancêtres du « claque » que portent encore aujourd'hui certains étudiants anglais. Ils devinrent de plus en plus haut et à la fin du XVIe siècle, on les garnissait de pierres précieuses et de dentelles. C'étaient là les chapeaux d'hommes, évidemment. Les dames de l'époque raffolaient de petits « bibis », moins spectaculaires, mais non moins coûteux, assurément.



XVIIe siècle.

Un beau jour, choqué par ce luxe éclaboussant, Henri IV, roi de France (1553-1610), décida d'intervenir, et fit publier un édit : « Nous défendons à tous nos sujets d'encore utiliser l'or, les pierres précieuses, les diamants et la dentelle italienne dans l'ornementation des vêtements et des chapeaux. Néanmoins, les gens de mœurs légères ne sont pas tenus de se conformer au présent édit !

L'effet de cet acte royal fut surprenant : en un clin d'œil, diamants, dentelles et pierres précieuses disparurent.

Au XVIIe siècle, au temps des mousquetaires, les chapeaux étaient fort larges; les gentilshommes les posaient d'un geste ample et noble sur leurs longues perruques bouclées. En même temps, dans la mode féminine, naissait le « Fontange », qui au début tout au moins ne manquait pas de grâce : c'était une couronne de dentelle, disposée sur le sommet de la tête, et garnie de petits voiles transparents. Mais cette charmante simplicité ne dura pas : quelques années plus tard, le « Fontange » s'était transformé en une sorte d'orgue qui se dressait, haut, raide et disgracieux, au-dessus du front.

Les perruques devenant moins importantes, les messieurs changèrent de chapeaux et adoptèrent le tricorne, puis le chapeau rond.

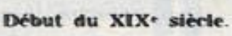
Fin du XVIIIe siècle.

Nous sommes au XVIIIe siècle. Les dames portent la crinoline et, par goût du contraste sans doute, se coiffent de mignons petits chapeaux, drôlement perchés sur leurs cheveux poudrés de blanc.



XVIIIe siècle.

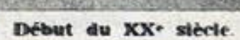
Cinquante ans plus tard, on lance la mode des cheveux relevés très haut sur la tête; on les emprisonne dans un filet, on leur ajoute des nattes et des boucles postiches, l'on couronne le tout d'un chapeau fantastique, invraisemblable. C'est tantôt une frégate aux voiles gonflées, tantôt un véritable verger, tantôt une métairie au grand complet, ou encore un jardin de roses peuplé de canaris... Plus le chapeau était fou, plus il avait de succès. Sans doute est-ce de cette époque que date l'expression anglaise « as mad as a hatter », « fou comme un chapelier » !





Début du XIXe siècle.

Heureusement, cette période d'extravagance ne dura point. Et nous voici arrivé au point où, déjà, vous pouvez suivre dans l'album de photographies de famille les diverses métamorphoses qu'a subies la mode des chapeaux. Mais, s'il vous plaît, soyez indulgents, et ne riez pas trop des capelines de vos arrières-grand'tantes ! Plus d'un chapeau « dernier cri » dont s'enorgueillissent les élégantes d'aujourd'hui, s'inspire des modèles du temps passé...





Début du XXe siècle.

Monsieur Barelli à Nusa-Penida



Au cours d'une tempête, Moreau et Barelli ont été jetés sur une île de la mer de Java.

TEXTES et DESSINS de BOB DE MOOR.



Si vous le permettez, je vais m'absenter quelques instants... Mais asseyez-vous, Messieurs... euh... me ferez-vous l'honneur de me dire vos noms ?
Moreau... Inspecteur à la Sûreté... Pour vous servir...
Barelli... Ex-comédien... Aujourd'hui, globe-trotter...





















(A suivre.)

PIRATES DU RAIL

Les pirates du rail ont fait sauter le pont sur lequel devait passer le train spécial transportant de l'uranium. Après s'être emparés du précieux chargement, ils remettent le train en marche et le précipitent sur le pont détruit...

Dans un fracas de tonnerre, le convoi tout entier s'écrase au fond de l'abime.

Voilà. Filons, maintenant !

Mais tandis que Blackie et Doyle s'éloignent rapidement du lieu de la catastrophe, l'avion de Blake apparaît dans le ciel.

Plus vite, Doyle. Un avion survole le pont... Il ne faut pas qu'on nous repère !

Les occupants de cette voiture me semblent bien pressés... Voyons cela de plus près.

Mon Dieu... Blake, nous arrivons trop tard !

Au moment où, pour mieux juger de l'étendue des dégâts, le détective pique vers le pont détruit, il aperçoit soudain l'auto des gangsters qui file à toute allure.

L'appareil s'approche de la voiture en rase-motte. Soudain...



Les balles de la mitraillette rebondissent sur le fuselage...



Malheureusement, plusieurs balles se logent dans les œuvres vives de l'appareil...



(A suivre.)

CHASSEURS A RÉACTION

JE vous ai déjà dit la semaine dernière que, bien qu'elles tiennent dans ce domaine une place honorable, ni la France ni l'Angleterre n'arrivent à la cheville des Etats-Unis d'Amérique dans le secteur particulier des avions à réaction. Chez l'oncle Sam, les modèles de chasseurs se démodent encore plus rapidement que ceux des voitures automobiles, et ce n'est pas peu dire ! Il s'en crée de nouveaux à peu près chaque jour. En réalité, la technique évolue avec une telle rapidité — surtout, hélas ! en ce qui concerne les engins de guerre — que ce qui était inégalable hier devient presque risible aujourd'hui !

NE parle-t-on pas, aux Etats-Unis, de construire des chasseurs capables d'atteindre la vitesse fantastique de 4.000 km. à l'heure et de grimper à une altitude de 80.000 mètres !

Ça vous paraît inimaginable !... Sans doute, l'est-ce à l'heure actuelle, mais gageons qu'on aura à peine entamé en série la construction de ces monstres qu'un nouveau prototype se créera, qui les surpassera de loin. Et il faudra tout recommencer !

Fig. I : LOCKHEED F - 80 «SHOOTING STAR»

En attendant, voyons quels sont parmi les modèles de chasseurs à réaction actuellement en service aux U.S.A. les plus « sensationnels » à tous points de vue ! Le « LOCKHEED F-80 » — Shooting Star date de 1945, année durant laquelle il effectua ses premiers vols d'essai. Depuis lors, il est construit en très grande série et il a le privilège, avec le NORTH-AMERICAN F-86 d'être le chasseur le plus employé par l'U. S. AIR FORCE. Remarquez, chez le premier, le curieux aménagement, au bout des ailes, de réservoirs de carburant supplémentaires. Ces réservoirs sont larguables en plein vol; jamais d'ailleurs un chasseur de cette catégorie n'a livré un combat sans avoir au préalable largué lesdits réservoirs. Notons cependant que, s'il ne veut pas voir chavirer son appareil d'un côté, le pilote doit se débarrasser des deux réservoirs au MEME INSTANT. Cette opération, étant donnée la vitesse considérable de l'avion, ne laisse d'être assez délicate. Quant au NORTH - AMERICAN F-86, il effectua son premier vol au mois d'octobre 1947 et battit au mois de septembre de l'année suivante le record mondial de vitesse en atteignant 1079 km. à l'heure. Ce record n'en a pas moins été bien souvent dépassé depuis lors. Le North-American fut le premier chasseur à être équipé d'ailes en flèche inclinées vers l'arrière à 35°. Sa maniabilité extraordinaire et ses belles performances ont incité l'état-major de l'U. S. AIR FORCE à en équiper de nombreuses escadrilles.

Enfin, il n'est pas sans intérêt d'examiner, pour terminer, le curieux petit chasseur MAC DONNELL F-85. Cet appareil, qui se distingue par une silhouette peu banale, fut commandé en octobre 1945 pour accompagner les bombardiers lourds B-36 qui l'emportaient tout simplement... dans leurs fuselages. Grâce à un système ingénieux, le « PARASITE » (c'est son nom) peut être largué du bombardier pour le protéger le cas échéant. Sa mission terminée il revient se fixer sous les attaches puis il est remonté dans le « ventre » du B-36. Nous examinerons, dans quelque temps, les avantages de ce procédé. Le Mac-Donnell est court, trapu, ventru, et ses dérives sont tourmentées à l'extrême. Ses ailes peuvent se replier à l'intérieur du bombardier et, si ce dernier devait être abattu, il serait en mesure de se poser à terre par ses propres moyens grâce aux deux patins des ailes et à la béquille de l'avant du fuselage.

Voilà, en gros, un aperçu des principaux chasseurs à réaction dont sont équipées les armées des principales nations. Pourtant, force nous est de reconnaître que ces appareils sont déjà plus ou moins déclassés, par rapport aux ahurissants prototypes qu'on lance chaque semaine. Nous en étudierons certains dans un proche avenir. En attendant, souhaitons que ces fringants chasseurs continuent à n'exciter que notre... curiosité et qu'ils terminent, plus tard, une existence sans histoire dans des musées spécialisés !

Fig. II : NORTH-AMERICAN F-86

Fig. III : MAC DONNELL F-85.

Fig. I : LOCKHEED F-80 « SHOOTING STAR ». Envergure : 11,80 m. Longueur : 10,50 m. Plafond : 13.700 m. Six mitrailleuses de 12,7 mm. Vitesse maxima 898 km./h.

Fig. II : NORTH-AMERICAN F-86. Envergure : 11,30 m. Longueur : 11,45 m. Plafond : 14.200 m. 6 mitrailleuses de 12,7 mm. et 8 fusées. Vitesse max. : 1.040 km./h.

Fig. III : MAC DONNELL F-85. Envergure : 6,4 m. Longueur : 4,6 m. Plafond : 13.720 m. 4 mitrailleuses de 12,7 mm. Vitesse maxima : 1.050 m.



MONSIEUR VINCENT



M. de Condi a demandé à Vincent de s'occuper des misérables forçats enfermés dans les cachots de la Conciergerie. Un soir, M. Vincent s'en vient demander une grosse somme d'argent à son noble protecteur...

TEXTE ET DESSINS DE RAYMOND REDING













MONSIEUR VINCENT EUT SON HÔPITAL. AIDÉ DE QUELQUES JEUNES PRÊTRES, IL FIT MERVEILLE AUPRÈS DES GALÉRIENS. AUCUNE PLAIE, AUCUNE MALADIE NE LE REBUTA. AU SPECTACLE D'UN TEL DÉVOUEMENT NOMBRE DE CES HOMMES HIER CHARGÉS DE CHAÎNES ET VOMISSANT DES BLASPHÈMES S'ATTENDRIRENT ET REVINRENT À LA FOI QU'ILS AVAIENT ABJURÉE ; D'AUTRES PARMI LESQUELS ON COMPTA MÊME DES PRISONNIERS BARBARES SE CONVERTIRENT AVEC ENTHOUSIASME.



BIENTÔT ON NE PARLA À LA COUR QUE DES MIRACLES OPÉRÉS PAR L'HUMBLE PRÊTRE. LE BRUIT EN PARVINT AUX OREILLES DU ROI QUI FIT APPELER M. DE GONDI...







LE MÊME JOUR, VINCENT RECEVAIT SA "SURPRISE"... ELLE N'ÉTAIT PAS DES MOINDRES !



(A suivre.)



La question, vous vous en souvenez, était la suivante : « Tu trouves un billet de mille francs dans la rue. Tu ne sais à qui il appartient. Qu'en feras-tu ? »

La plupart de mes amis m'ont répondu qu'après avoir consulté leurs parents, ils iraient porter cet argent au commissariat de police, afin que le commissaire pût, éventuellement, remettre ce billet à son propriétaire.

D'autres m'ont déclaré qu'ils feraient don de ces mille francs à une œuvre ou à des pauvres qu'ils connaissent personnellement.

Enfin, quelques-uns — avec un clin d'œil qui ne trompait personne — ont affirmé, le plus sérieusement du monde, qu'ils emploieraient cet argent à des fins très... particulières ! Dois-je vous avouer que je me suis laissé séduire par ces humoristes et que je n'ai pu résister au plaisir de primer trois des leurs.

Qu'on ne m'en veuille pas pour cette incartade. Il est évident que le devoir commande, lorsqu'on trouve de l'argent, de le restituer, si possible, à celui qui l'a perdu.

Cependant, comme il s'agissait ici d'une chose absolument impersonnelle (un billet de mille francs), l'on peut admettre que certains aient suggéré des solutions différentes.

L'honnêteté est une question de conscience.

LE POINT DE VUE DES HUMORISTES

● Je ramasse le billet. Je le mets en poche et je ne dis rien. Je le mets sous enveloppe et je l'envoie à notre ami Hergé pour qu'il puisse s'acheter les crayons de couleur qui, je suppose, lui manquent pour achever « On a marché sur la lune » dont nous sommes privés depuis si longtemps !

(Bernard Renard, Genly : un abonnement de trois mois à « Tintin ».)

● Je trouve un billet de mille francs. S'il est bon, je prends un abonnement de cinq ans à « Tintin » et je conserve la monnaie. S'il est faux, je le porte au bureau de police en disant que je viens de le recevoir du Bureau des Contributions !

(André Deroubaix, Tournai : un album « Quick et Flupke » de Hergé.)

● D'accord avec les Editions du Lombard, je mettrais une annonce dans « Tintin » : « Trouvé somme d'argent. Pour tous renseignements, s'adresser à Dupont et Dupond. »

(Marie-Christine Paelinet, 10 ans, Laeken : un livre.)

LES CŒURS GENEREUX

● Je ferais un mandat pour les Enfants de la Patrie et j'y ajouterais même une petite somme. Nous leur devons tant, nous qui avons encore nos papas.

Michel Masson, Jemappes-lez-Mons : un abonnement de trois mois à « Tintin ».)

● Je préviendrais le commissaire de police de ma trouvaille. Puis, si le propriétaire ne s'était pas fait connaître, après quelque temps, je donnerais le billet pour les petits enfants de Corée.

(Françoise Canivet, Loverval : un album « Quick et Flupke » de Hergé.)

● Ne pouvant en toute honnêteté les mettre dans ma poche, je verserais les mille francs au compte d'une œuvre de bienfaisance. Mais, si je connaissais une famille particulièrement malheureuse, je lui donnerais cette somme, soit en vêtements, soit en nourriture, ou même je glisserais le billet sous enveloppe. (Francine Seeger, 12 ans, Ixelles : un livre.)

UNE CONSCIENCE TROUBLEE

● En toute franchise, je dois avouer que ma conscience aurait fort à faire pour réprimer toutes les bonnes raisons que ma fantaisie me dicterait de garder les mille francs. Mais je suis persuadée qu'elle aurait finalement le dessus et que je me séparerais du billet au bureau de police en lui donnant toutefois rendez-vous dans un an et un jour !

(Eliane Coune, Liège : un coffret de papier à lettre « Tintin ».)

L'ARGENT N'A PAS D'ODEUR

● L'argent trouvé doit, en principe, être remis au bureau de police. Mais il est à craindre, en pareil cas, que le propriétaire légitime ne puisse être identifié ou qu'il ne puisse préciser les circonstances dans lesquelles il a perdu le billet, ou le numéro de celui-ci. En l'occurence, je préférerais remettre l'argent trouvé à une bonne œuvre.

(Nicole De Vylder, 14 ans, Bruxelles : un livre.)

● Si je trouvais un billet de mille francs, je le mettrais dans un tronc à l'église ou bien je le donnerais à un pauvre. Je ne le porterais pas au bureau de police parce que je crois que l'argent se ressemble toujours et qu'à moins d'avoir pris le numéro du billet, le propriétaire n'aura aucune preuve que cet argent lui appartient.

(Albert Charon, 13 ans, Braine-le-Comte : un fanion « Tintin ».)

● J'irais porter le billet à une œuvre de charité, car au bureau de police personne ne peut prouver que cet argent lui appartient. Tandis que, dans les mains d'une œuvre, il servira peut-être à rendre quelques misères moins intenses.

(André Verbeken, 12 ans, Forest : une casquette « Tintin ».)

HONNETETE ET GENEROSITE

● Je donnerais ces mille francs à des pauvres estropiés. Il faut d'abord songer aux autres avant de penser à soi-même.

(Guy Magdonelle, Bruxelles : un fanion.)

● Je rechercherais activement le propriétaire des mille francs. Si toutefois il ne m'était pas permis de le retrouver, je donnerais l'argent à une belle œuvre. Je n'aurais pas gardé de l'argent qui ne m'appartient pas.

(Henri Mattelet, 11 ans, Godinne : une casquette « Tintin ».)

● Je ferais une merveilleuse surprise à la famille que je crois être la plus nécessiteuse en glissant ce billet discrètement dans sa boîte aux lettres. J'éprouverais une grande satisfaction en pensant à la joie de ces pauvres.

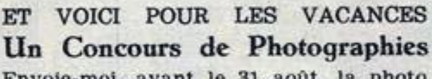
(Jean-Marie Schmidt, 15 ans, Auderghem : un fanion « Tintin ».)

● J'irais les donner à une pauvre veuve avec cinq enfants que je connais, là-bas, et à qui ils viendraient bien à point. (Vincent de Muclenaere, 14 ans, Gand : un jeu.)

● Je donne le billet à une œuvre pour les aveugles. J'apporterais ainsi un peu de douceur à des personnes qui sont privées du plus beau des spectacles : celui de la nature.

(Henri De Munter, Liège : un jeu.)





ET VOICI POUR LES VACANCES

Un Concours de Photographies



Envoie-moi, avant le 31 août, la photo la mieux réussie que tu as réalisée toi-même pendant tes vacances. N'oublie pas d'indiquer, au dos de la photo, tes nom, prénom, adresse et âge.

NOMBREUX PRIX

Appareils photographiques, albums, livres, portefeuilles, etc.



POURQUOI DIT-ON LA FIERE ALBION ?

ALBION est le nom le plus ancien de l'Angleterre. Il n'est plus guère usité aujourd'hui. Il vient du mot latin « albus », qui signifie « blanc », et il avait été donné à l'île par les Anciens à cause, prétend-t-on, des blanches falaises de ses côtes.

PORTE - BONHEUR













IL EXISTE UN LIVRE QUI N'EST PAS PLUS GROS QU'UN NOYAU DE CERISE

L'ARTISAN allemand Valentin Kaufman a offert à S.S. le pape Pie XII un livre de la grosseur d'un noyau de cerise. Il s'agit d'une histoire de la ville de Munich, qui compte dix mille mots, et qui a été écrite à l'aide d'une loupe. Valentin Kaufman affirme que son livre est le plus petit du monde; il rêve de le voir figurer dans la bibliothèque papale, à côté de l'énorme bible de 175 kilos que possède le saint Père.

TINTIN EN VACANCES

Pour recevoir « TINTIN » n'importe où, LIS CECI :

a) Si tu es abonné : fais-nous connaître tes nom, adresse et numéro d'abonnement. PRECISE AUSSI ton adresse de vacances ainsi que le début et la fin du séjour.

b) Si tu n'es PAS ABONNE : mêmes renseignements que ci-dessus, plus l'envoi de **6 francs** en timbres-poste par journal à envoyer.



ELLES NE VEULENT PAS BOUCLER

CONTRAIREMENT aux coquettes de chez nous, les jeunes filles Bantu de l'Afrique du Sud rêvent d'avoir des cheveux... raides ! Elles vont jusqu'à payer deux livres une lotion spéciale qui les « défrisera » quelque peu ! Mais rien n'est plus difficile que de supprimer les ondulations et les boucles d'un cheveu qui frise naturellement. L'effet de la lotion ne dure que quelques jours et bientôt les toisons récalcitrantes reprennent leur aspect habituel, au grand désespoir de leurs propriétaires !

Solution des mots croisés du n° 32

Horiz. : 1. lot; 2. mines; 3. ...; 4. Ant; 5. cu; 6. loin; 7. anti.
Vertic. : 1. lac; 2. limaçon; 3. garçon; nuit; 4. test; 5. Nîmes.

EN VOYAGE OU CHEZ TOI, TOUJOURS VICTORIA !

LA MACHINE A ECRIRE DE LA MUSIQUE

ON vend, en Amérique, des machines à écrire à l'usage des compositeurs. Ces machines comportent un clavier rond, où les caractères ordinaires sont remplacés par des notes et des signes d'écriture musicale. La musique ainsi dactylographiée présente l'aspect de partitions imprimées.

AVIONS BLANCS POUR PAYS CHAUDS

LES appareils qui stationnent longtemps sous le soleil de l'équateur souffrent d'avaries dues à la chaleur. Aussi bien, afin de mieux isoler le cock-pit et l'habitacle réservé aux passagers, la Compagnie Air-France a-t-elle fait



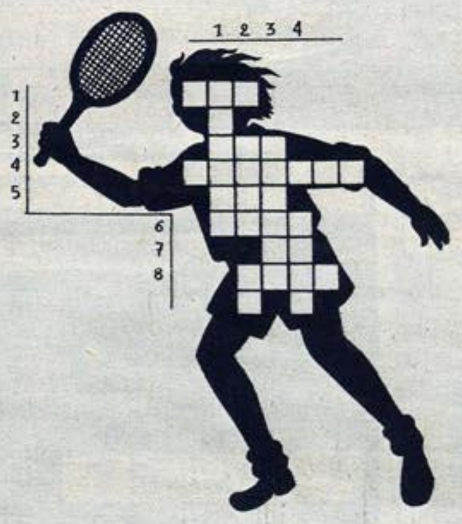


peindre en blanc un certain nombre de ses « Constellation » et « D.C.4 » dont la base est située dans les régions équatoriales. Le blanc, comme vous le savez, protège de la chaleur et forme en quelque sorte un écran aux rayons du soleil. C'est la couleur idéale pour les pays chauds.

MOTS CROISES

Horizontalement :
1. Saison.
2. ...
3. Propre.
4. Irrégulier.
5. Entourée d'eau.
6. Met en terre pour germer.
7. Eu la faculté.
8. Maman.

Verticalement :
1. Sport que ce dessin représente.
2. Dieu des vents; Possessif.
3. Humecte.
4. Département et rivière de France.



Victoria vous présente :
CHOKO le négrillon

Et tandis qu'au village les choses se gâtaient décidément pour Choko.....
Fritamoul! Le moment est venu.
Bien Sire.

....le grenadier Victoria s'exclamait:
J'ai une idée !



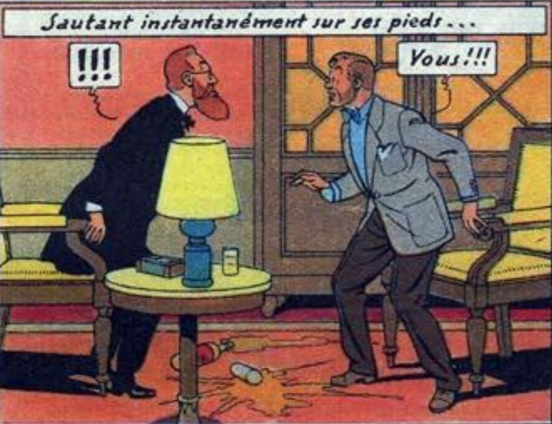




(A suivre.)


LE MYSTERE de la GRANDE PYRAMIDE
TEXTES ET DESSINS D'EDGARD-P. JACOBS
Mortimer est allé voir le docteur Grossgrabenstein pour le mettre en garde contre Olrik et sa bande, mais son interlocuteur se moque de ses soupçons. Cependant, comme il repousse le verre qui lui était tendu, le professeur en répand le contenu sur les genoux du docteur, qui laisse échapper une exclamation...


En entendant cette exclamation de surprise dépouillée de tout accent, Mortimer dans un éclair identifie la voix réelle de son interlocuteur...


Sautant instantanément sur ses pieds...
!!!
Vous !!!

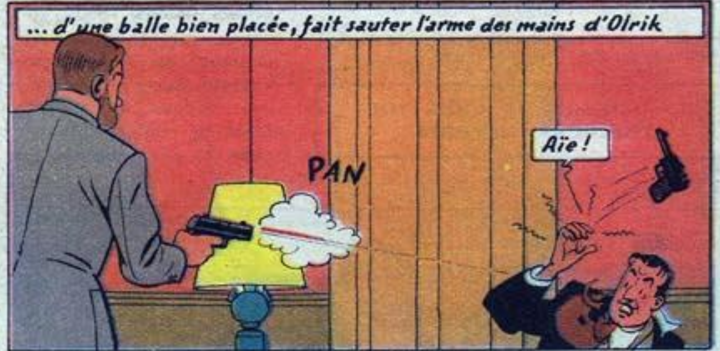

...et sans donner au docteur le temps de réaliser ce qui arrive, il lui décoche un terrible crochet du droit...


...qui l'envoie culbuter sur le tapis avec son siège...


Empêtré dans le fauteuil, l'homme se redresse sur le coude, et c'est le visage convulsé de rage d'Olrik qui apparaît à Mortimer!...
Ainsi donc, l'honorable Docteur et cette canaille d'Olrik n'étaient qu'une seule et même personne!


Par l'enfer! Votre triomphe sera court, Mortimer!


Mais plus prompt que le bandit, le professeur a sorti son pistolet et...


...d'une balle bien placée, fait sauter l'arme des mains d'Olrik
PAN
Aïe!


A moi, vous autres!!!...


Sans perdre son sang-froid, Mortimer ajuste aussitôt l'unique lampe qui éclaire le salon et...
PAN


... l'obscurité tombe, opaque, impénétrable!
A bientôt, Olrik!
Attention! Il a éteint la lumière!!!


A cet instant, la porte s'ouvre avec fracas et Sharkey, suivi de ses acolytes, se ruent dans la pièce...
Nous voici, chef! Tenez bon!!!

(A suivre.)